

L'Etre manquant

Laisse-moi te révéler un secret singulier : accroche-toi, car ce récit défie la raison... Il me manque une lettre.

Non, non... pas cette lettre d'amour de jeunesse, oubliée au fond d'un tiroir et conservée comme une flamme fragile pour raviver les souvenirs lumineux d'une relation passée. Pas davantage l'une de ces missives administratives, dont l'épaisseur augure des tourments si l'on tarde à y répondre. Encore moins cette lettre de démission - ce cri de liberté soigneusement posé sur mon bureau mais que je n'ai jamais eu le courage de glisser dans une boîte aux lettres - jusqu'à ce que me parvienne un jour celle, implacable, de mon licenciement. Non, rien de tout cela. Ce qui me fait défaut, c'est une simple lettre de l'alphabet. Une petite brique élémentaire, sans laquelle l'édifice du langage se fissure - volatilisée au détour d'une parole anodine. Oui, une seule lettre - envolée, effacée de mon vocabulaire comme si elle n'avait jamais existé.

Tout commence un lundi anodin, semblable à mille autres. Un de ces matins gris où le monde semble hésiter à se réveiller. J'ouvre les yeux, je tends la main vers ma femme, prêt à lui offrir mon habituel salut matinal. Mais la phrase s'étrangle. Ma langue, d'ordinaire si docile, refuse d'obéir. Ma femme, d'abord amusée, laisse échapper un rire léger, teinté d'une pointe de curiosité. « Tu as avalé ta langue ? » plaisante-t-elle, traitant l'incident comme une banale étrangeté. Moi, je sens que la situation est plus grave : un début d'AVC ? Un problème de cordes vocales ? Sans perdre de temps, je file chez le médecin, persuadé qu'il saura nommer ce mal et m'assurer d'un remède. Devant la porte de son cabinet, je redoute de devoir expliquer oralement cette incapacité - l'idée même de me ridiculiser à balbutier des mots brisés m'obsède. Alors, j'écris mon histoire sur un papier avant d'entrer.

Le médecin, avec son air de savant distrait, lit mon mot, esquisse un sourire, puis reprend le sérieux qui caractérise sa profession. « Une lettre manquante..., voyons voir ! » Il m'examine, me fait tirer la langue, répéter des phrases qui tournent en boucle, cherchant la lettre absente : « Le chasseur sachant chasser doit savoir chasser sans son chien. » À chaque tentative, le même écueil : le silence à la place du son requis. Le médecin, dubitatif au début, finit par hausser les épaules et conclut à un trouble psychosomatique. « Repos », dit-il. Repos ? Comme si une pause pouvait ramener une lettre disparue ! Pour lui, ce n'est qu'une excentricité passagère. Pour moi, c'est une brèche dans l'ordre même du monde.

Car vois-tu, perdre une lettre, ce n'est pas seulement trébucher sur un mot ; c'est assister, impuissant, à l'effondrement d'un univers familier. Les mots sont des maisons où l'on loge ses pensées, ses désirs, ses émotions. Retirez une pierre, et tout vacille. Comment parler, séduire, s'emporter, vivre, si une partie de votre alphabet disparaît ?

Les jours suivants, je tente d'ignorer l'anomalie, je contourne, je ruse, je réinvente mes phrases, mais rapidement le quotidien vire au cauchemar. Si seulement il s'agissait du « z », j'aurais pu biaiser avec des synonymes et dissimuler la faille. Mais non. La lettre disparue est une voyelle, une de celles qui donnent leur souffle aux mots, une clé de voûte du langage. Sans elle, chaque phrase est une acrobatie, chaque conversation un numéro de haute voltige. Et j'ai perdu la première lettre, l'une des voyelles les plus vitales ! C'est un désastre. J'ai l'impression d'être au stade terminal d'une maladie rare et incurable.

Au bureau, mes collègues comprennent qu'il se trame quelque chose et, sans pitié, ils me coincent en réunion : « Alors Alain, quelle est ta position sur ce sujet ? » lancent-ils, choisissant sciemment des mots piégés, des dossiers où la lettre absente domine, me condamnant au bégaiement et à la contorsion lexicale. Leurs rires, d'abord discrets, éclatent bientôt en moqueries ouvertes.

Faire ses courses devient bien vite une épreuve douloureuse. Hier matin encore, à la boulangerie, je me suis livré à un véritable numéro de funambule en tentant de prononcer le mot « amandes ». Chaque syllabe se dérobait sous ma langue, et chaque tentative accentuait le malaise. La jeune vendeuse, avec ses grands yeux verts qui s'arrondissaient à mesure que je bredouillais, semblait assister à un spectacle à la fois comique et pathétique. Finalement, vaincu, j'abandonnai la bataille et me rabattis sur de pâles viennoiseries de substitution, tristes et sèches. C'était là ma sentence, ma punition divine : expier dans la fadeur de ce repli la faute d'un mot que je n'avais pas su prononcer.

Mais la situation empire. Une seconde lettre se met alors à désertir mon vocabulaire. Je ne m'en rends compte qu'au moment de murmurer à ma femme une phrase toute simple, une déclaration d'amour, ce « Je t'.i.e » qui devait couler comme une évidence. Mais les mots volent en éclats. Les lettres « a » et « m », vitales, essentielles, se sont éteintes. Ma femme, les sourcils froncés, tente de deviner, de recomposer le puzzle de mes silences. « Tu quoi ? » demande-t-elle, son regard oscillant entre tendresse et perplexité. Je veux crier, hurler mon amour, mais ma gorge est un tombeau où les lettres s'enterrent. Alors, dans un élan hésitant, je lui lance un « Je te voue un intérêt profond » en guise de compensation. Nous comprenons, à cet instant, que l'absence de ces deux lettres est une véritable tragédie, une amputation du langage qui défigure l'amour lui-même.

Les jours se muent en véritables épreuves de gymnastique verbale. Fildefériste des syntaxes, contorsionniste du dictionnaire, j'écris des phrases plus tortueuses les unes que les autres afin de contourner les manques et d'essayer de rendre mes paroles compréhensibles. Je jongle avec des périphrases comme un équilibriste sur un fil prêt à rompre. Ma femme invente des codes, des gestes, une langue mimée pour combler mes absences. Ces pratiques m'épuisent sûrement plus que la maladie. Les mots forment une mélodie, mais si une seule note se tait, l'harmonie se fragilise et le chant devient murmure, puis se réduit au néant.

Par peur de perdre davantage, je décide de renoncer à la parole. Je me réfugie dans l'écriture, espérant que l'encre saura préserver ce que ma voix trahit. Mais bientôt, mes carnets se peuplent de vides. Les mots, même écrits, se dérobent. Des blancs s'insinuent entre les lettres, des ellipses rongent les phrases, comme si une main invisible effaçait mon existence mot après mot. Mes pages deviennent des champs de ruines, des dictées inachevées, des taches d'encre où surnagent des bribes de sens. Puis, un matin, le silence absolu. Ma bouche s'ouvre et aucun son n'en sort. Mes mains, autrefois complices, refusent d'écrire. L'encre elle-même semble se rebeller, comme si l'expression, sous toutes ses formes, m'avait abandonné.

C'est alors que la révélation me frappe : je ne suis pas malade. Je ne suis pas victime d'un accident neurologique ni d'une infection rare. Non. Je suis le personnage d'une histoire. Quelqu'un, quelque part, trace ces lignes. Chaque lettre qui disparaît de mon monde n'est pas un trouble pathologique, mais une décision d'auteur. Je suis une simple marionnette, suspendue aux caprices d'un romancier machiavélique. Chaque lettre qui s'efface n'est pas un hasard, mais sa volonté. Il compose cette histoire en se jouant de mes silences. Je ne suis qu'un pantin dansant sous sa plume cruelle.

Tu comprends ? Je ne suis pas réel. Je ne suis qu'un personnage de papier. Et toi, qui lis ces mots - oui, toi qui te tiens de l'autre côté de la page, sourire peut-être au coin des lèvres, ému ou amusé, tu es mon bourreau et mon sauveur à la fois. C'est dans ton regard, dans ta lecture, que j'existe et que je disparaïs.